

L'EAU DU Puits ET LA BRIDE DE L'ÂNE OU : UN TEMPS POUR LA GUERRE, UN TEMPS POUR LA PAIX ?

« Le Seigneur adressa la parole à Moïse : Parle aux Fils d'Israël *lémor* » (Lv 4,2, etc.) Ce *lémor* (litt. « pour dire ») est tout simplement l'équivalent de « en ces termes », voire d'une simple ponctuation (deux points) introduisant une citation. Mais, dit Emmanuel Lévinas, son maître, qui prétendait connaître cent-vingt interprétations de cet infinitif anodin, lui en révéla une seule. Alors il se donna lui-même sa propre lecture : « Parle aux Fils d'Israël *pour qu'ils parlent*. »¹

Ils ont parlé ! Non seulement les Sages du midrash, mais aussi les maîtres chrétiens, aussi bien Jésus, qui entendait résonner l'affirmation de la résurrection dans cette phrase de Dieu à Moïse : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob » (Mt 22,31), que tous ceux qui, à sa suite, ont tiré « de leur trésor du neuf et du vieux » (Mt 13,52).

On verra ici comment ce principe a fonctionné sur un verset bien précis, celui où les ouvriers d'Isaac lui annoncent que le puits qu'ils creusent a donné de l'eau (Gn 26,32). Nous découvrirons des explorateurs du sens se frayant un chemin dans la forêt des mots, au prix parfois de quelques acrobaties. Certes, ils parlent bien... Mais surtout, *de quoi* parlent-ils ?

*

Genèse 26 : une alliance à Béerschéva

Le chapitre 26 de la *Genèse* est le seul qui soit consacré à Isaac lui-même, et non à Isaac en tant que fils d'Abraham ou en tant que père de Jacob et Ésaü. Les récits qui le composent sont des doublets de scènes déjà lues dans le cycle d'Abraham : relation avec Abimélek, roi de Guézar ; querelle au sujet de puits ; alliance à Béerschéva entre le patriarche et Abimélek.

Le schéma du chapitre est simple. Il y a famine dans le pays et Isaac se réfugie chez les Philistins, Dieu lui ayant demandé de ne pas aller en Égypte. Pour les mêmes raisons qu'Abraham (Gn 12,10-20 ; 20,1-2), il fait passer sa femme pour sa sœur ; grâce à l'honnêteté d'Abimélek, il ne se passe rien de mal. Isaac et les siens étant devenus prospères, les Philistins les jalourent et les chassent de chez eux. Au cours de son « exode », il fait creuser des puits qui lui sont souvent contestés. Il s'installe à Béerschéva. Pendant que ses serviteurs y creusent un puits, Abimélek vient avec une délégation officielle pour conclure une alliance avec lui ; au même moment ses serviteurs annoncent qu'ils ont trouvé de l'eau, signe de bon augure pour les serments qui viennent d'être échangés et qui donnent son nom au puits : Béer-Schéva, le « Puits du Serment ».

Il y a là comme un exode en miniature : à cause d'une famine, on part à l'étranger ; on y devient puissant et indésirable, on doit donc partir et on finit par trouver un chez-soi. Mais c'est un exode sans tragédie. Nul pharaon n'est englouti dans la mer. Au contraire, Abimélek et Isaac jurent de vivre en paix. Du v. 1 au v. 33 (les versets 34-35 préparent la suite : le conflit entre Ésaü et Jacob), le texte a une unité et une « morale ». Les choses se sont passées pour le mieux, autrement dit comme on souhaiterait qu'elles se passent toujours. Une tribu a échappé à la famine en trouvant refuge chez ses voisins ; les risques inhérents à ce genre de situation n'ont pas provoqué de conflit majeur ; les réfugiés ont retrouvé le pays de leurs ancêtres et conclu un traité de paix avec leurs voisins. Plutôt qu'une page d'histoire qui garderait le souvenir d'un passé lointain et inaccessible, c'est un programme idéal pour les destinataires de la Torah, pour ceux de la première génération et pour leurs successeurs.

*

La Septante : Il n'y avait pas d'eau

« Scriptura sacra ... aliquo modo cum legentibus crescit », disait Grégoire le Grand (*Moralia in Job*, XX, 1). « D'une certaine façon, l'Écriture sainte grandit avec ceux qui la lisent. » Regardons donc ce que cette page est devenue non pas pour ceux qui auraient cherché seulement une information sur un passé révolu, mais pour ceux qui comprenaient bien que c'était à eux que ce discours s'adressait.

¹ Cf. Marc-Alain Ouaknin, *Le Livre brûlé. Philosophie du Talmud*, Le Seuil, 1994, p. 38.

Faisons d'abord un constat : même écrit, le texte est fragile. En hébreu, la négation *lo* sonne pratiquement comme le groupe prépositionnel « à lui » (*lô*)². Et parfois pour abrégé, on écrivait seulement la lettre *l* en omettant le *alif* de la négation et le *waw* de « à lui ». Au v. 32, on lit bien dans le texte hébreu : « Ils dirent à lui : Nous avons trouvé de l'eau. » Mais à l'époque ancienne, certains ont dû entendre : « Ils dirent : *Point* n'avons trouvé d'eau. »

C'est en effet la traduction de la Septante : *Or il arriva ce jour-là que les serviteurs d'Isaac revinrent et lui donnèrent des nouvelles au sujet du puits qu'ils avaient creusé ; ils dirent : « Nous n'avons pas trouvé d'eau. »*³ Que la ville s'appelle Puits-du-Serment et que ce puits n'ait pas donné d'eau n'a pas gêné les traducteurs, mais cela a permis à Philon d'y découvrir une allégorie : le sage n'arrive jamais au terme de son effort vers la science !

Les Sages du midrash étaient au courant du problème. En *Genèse Rabba* LXIV,10, ils reconnaissent qu'on ne peut pas décider à partir de ce seul verset si les puisatiers ont trouvé de l'eau ou non ; mais à cause du v. 19 (« ils trouvèrent là un puits d'eaux vives »), on estime qu'effectivement il y avait bien de l'eau aussi au v. 32.

*

Jubilés : Isaac a eu tort

L'auteur des *Jubilés*, quant à lui, n'a pas d'hésitation. Il choisit la lecture qui va dans le sens de sa thèse :

Les serviteurs d'Isaac creusèrent un autre puits et ne trouvèrent pas d'eau. Ils allèrent dire à Isaac qu'ils n'avaient pas trouvé d'eau. Isaac répondit : « J'ai prêté serment aux Philistins ce jour-ci, et il nous arrive cette affaire ! », et il appela cet endroit « puits du Serment » parce que là il avait prêté serment à Abimélek, à Akhouzzat son second et à Picol. Isaac comprit ce jour-là qu'il avait eu tort de leur prêter serment pour faire la paix avec eux. (XXIV,25-27)⁴

Et Isaac prononce alors une violente malédiction contre les Philistins, les vouant à une éradication totale.

La réécriture de tout le chapitre philistin de l'histoire d'Isaac préparait cette conclusion amère. L'auteur a omis l'épisode concernant Rébecca, dans lequel le texte biblique donne le beau rôle à Abimélek ; il a omis également l'offre de paix que le roi philistin propose à Isaac et le banquet qui fête leur alliance.

Lecture illégitime ? Travail de faussaire ? Ce texte – qui n'est pas devenu canonique, mais qui a néanmoins trouvé des lecteurs dans le judaïsme antique et hors du judaïsme – montre au moins la liberté de l'auteur (ou des auteurs) par rapport à la lettre de la Torah. Il montre aussi qu'on avait bien compris la visée de Gn 26. Plus qu'un texte hagiographique à la gloire du patriarche, c'est un programme politique : les relations entre les Judéens et leurs voisins devraient se régler à l'amiable, par des traités. Et c'est ce programme que *Jubilés* refuse : Isaac reconnaît avoir eu tort d'accepter la paix !

Taxer l'auteur de nationalisme étroit et fanatique serait peut-être le juger sans tenir compte du moment où il vivait. L'ouvrage date de l'époque hasmonéenne, c'est-à-dire quelques décennies après la grande crise hellénistique : des grandes familles de Jérusalem ont voulu « faire alliance » avec les nations et profiter des avantages de la civilisation grecque (1 Macc 1,11-15). On sait la suite : le roi Antiochus IV a consacré le Temple de Jérusalem à Zeus Olympien, le prêtre Mattathias et ses fils ont mené la révolte et leur victoire a mis fin à cette alliance contre nature. Quand on sait que la Septante traduit souvent « Philistins » par « étrangers » (*alloyphloi*), on comprend qu'un texte qui semblait approuver l'alliance d'Isaac avec des « étrangers » ne pouvait guère être reçu par des gens qui, d'une façon ou d'une autre, étaient les héritiers des guerres de libération conduites par les frères Maccabées.

« L'Écriture grandit avec ceux qui la lisent », disait Grégoire. Il arrive aussi qu'elle change, car elle ne sort pas indemne de la rencontre avec la réalité.

*

Le Targum : la bride de l'âne

Regardons maintenant les deux versions du Targum éditées par R. Le Déaut⁵. Au v. 32, l'une et l'autre reconnaissent que les serviteurs d'Isaac ont trouvé de l'eau. Pour le reste du chapitre, le Targum dit *Neofiti* n'apporte pas de modification significative au texte biblique. En revanche, dans le

² De même en arabe *lâ* (« non ») et *lah* (« à lui »).

³ Traduction Marguerite Harl : *La Bible d'Alexandrie. I. La Genèse*, Le Cerf, 1986, p.214.

⁴ *Écrits Intertestamentaires*, La Pléiade, 1987, p. 732.

⁵ *Targum du Pentateuque. I. Genèse*, Sources Chrétiennes n° 245 (Le Cerf, 1978).

Targum du *Pseudo-Jonathan*, c'est presque malgré lui qu'Abimélek vient proposer un accord à Isaac ; en effet, depuis le départ de celui-ci, rien ne va plus chez les Philistins ; les puits n'ont plus d'eau, les arbres ne portent plus de fruits. Et, une fois l'accord conclu, Isaac remet une étrange pièce à conviction à la délégation philistine : la moitié de la bride de son âne. Quelques siècles plus tard, l'objet sera toujours là et David devra en tenir compte.

*

***Pirqê de-Rabbi Éliézer* : Que faire des anciens traités ?**

« Après cela, David attaqua les Philistins et les domina. David prit le *mètèg ha-ammah* de la main des Philistins » (2 Sm 8,1) Ces deux mots hébreux ont intrigué les lecteurs. L'un et l'autre sont faciles, mais que font-ils ensemble et dans la phrase ?

Le *mètèg*, c'est une bride, celle d'un âne (Pr 26,3), d'un cheval (Ps 32,9), ou encore celle qu'on voudrait bien accrocher aux lèvres de Sennakhérib pour le traîner comme un vaincu (2 R 19,28). La *ammah*, c'est la coudée, une mesure de longueur bien connue, à moins qu'ici, le mot soit à rapprocher de *émm*, « la mère », et désigne une ville-mère, une métropole. Que David ait saisi *la bride de la coudée* ou *la bride de la métropole*, cela reste énigmatique.

Ce l'était déjà pour les anciens :

– l'auteur des *Chroniques* a préféré remplacer ces mots par « Gath et ses dépendances » (1 Ch 18,1).

– la *Septante* propose *tèn aphôrisménên*, c'est-à-dire « la zone délimitée ».

– Jérôme traduit : *et tulit David frenum tributi de manu Philistiim*, « David enleva le frein de l'impôt de la main des Philistins », c'est-à-dire il mit fin aux impôts que les Philistins exigeaient des Israélites.

Les modernes voient là une expression métaphorique, quelque chose comme « les rênes du pouvoir »⁶ ou « le contrôle de la métropole »⁷. D'où la proposition de la TOB : « leur hégémonie », reprise par la *Bible de Jérusalem* dans son édition révisée (la première édition renonçait à traduire et se contentait de points de suspension).

Les gens du midrash aimaient rester proches du sens concret, peut-être pour le plaisir de relever un défi. Puisqu'il est question d'une *bride* et d'une *coudée*, ils vont faire avec et reconstituer toute une séquence narrative qui aurait sans doute surpris les chroniqueurs bibliques.

La *bride* évoque naturellement un *âne* pour qui connaît le proverbe : « Le fouet pour le cheval, la bride pour l'âne » (Pr 26,3). Mais une bride d'une *coudée*, c'est un peu court ; elle a dû être coupée, partagée. Et pourquoi donc David doit-il reprendre aux Philistins un morceau de bride avant de pouvoir leur imposer sa domination ? Inutile de chercher midi à quatorze heures. Qu'est-ce qui pourrait faire obstacle aux projets conquérants de David sinon la paix qu'Isaac et Abimélek ont conclue dans un serment solennel (Gn 26,28-31) ? Cette bride partagée, ce sera donc un morceau de celle de l'âne d'Isaac ; le patriarche l'aura remise en gage au roi philistin. De génération en génération, le maintien de la paix dépend de ce document muet : un petit bout de cuir soigneusement conservé dans les archives de la capitale. S'il veut rendre caduque l'alliance conclue autrefois, David devra arracher le *mètèg ha-ammah* de la main des Philistins.

Dans le *Targum du Pseudo-Jonathan*, l'histoire apparaît sous la forme d'une simple allusion comprise de ceux qui savent : « Il partagea la bride de son âne et leur donna une partie en témoignage. » Dans les *Pirqê de-Rabbi Éliézer*⁸, elle est insérée dans un récit à thèse dont il faut maintenant prendre connaissance.

Le chapitre XXXVI des *PRE* (« Jacob et Laban ») commente différentes scènes de *Genèse* 29-31 : Jacob roule la pierre du puits où vont boire les troupeaux de son oncle Laban et il rencontre Rachel ; il se marie avec ses deux cousines ; clandestinement, lui et les siens quittent Laban, qui les poursuit et recherche en vain les idoles domestiques que Rachel lui a dérobées ; finalement un accord en

⁶ E. Dhorme, *Bible de la Pléiade*.

⁷ Brown-Driver-Briggs, *A Hebrew and English Lexikon of the Old Testament*, p. 607.

⁸ Les *Pirqê de-Rabbi Éliézer* sont une collection de midrashim placée sous le patronage de R. Éliézer ben Hyrcanos, un rabbi de la seconde génération des Tannaïm (vers 90-130). La collection date du 8^e ou du 9^e siècle. Elle a été éditée en français : *Chapitres de Rabbi Éliézer*, trad. E. Smilévitch et M.-A. Ouaknin, Lagrasse, Verdier, 1992. Le *Targum du Pseudo-Jonathan* est proche des *PRE*.

bonne et due forme intervient entre Jacob et Laban, c'est-à-dire entre Israël et le pays araméen, accord scellé par un monument bilingue (Gn 31,47).

A la fin du chapitre, une grande composition commente cet accord. « Les trois patriarches ont conclu des alliances avec des peuples du pays de Canaan. » Que sont devenus ces accords ?

Pour Abraham, les choses s'étaient passées ainsi. Voulant échapper à son sort, le veau qu'Abraham venait égorger à l'intention de ses trois visiteurs (Gn 18,7) court se réfugier dans la grotte de Makpéla. Abraham l'y suit et découvre là les corps d'Adam et Ève reposant dans une douce lumière parfumée. Il décide alors d'acquérir cette grotte pour y être inhumé plus tard avec les siens. Il négocia avec le propriétaire, un des « fils de Heth » (Gn 23,3) que le midrash identifie aux Jébusites, les habitants de Jébus, la future Jérusalem. L'accord conclu, les Jébusites fabriquent des statues avec le métal de la transaction, y gravent le texte de leur alliance avec Abraham et les placent dans les rues de la ville. La seule présence de ces statues empêche David de prendre Jérusalem, et les Jébusites le narguent : « Tu n'entreras ici qu'en écartant les aveugles et les boiteux » (2 Sm 5,6). Il s'agit bien sûr des statues qui, comme chacun sait, ont des yeux et ne voient pas, ont des pieds et ne marchent pas ! Mais Joab saura écarter les statues gênantes et ouvrir la voie à David (1 Ch 11,6).

Quant à Isaac, voici le texte :

Isaac avait fait alliance avec les gens du pays lors de son séjour en terre philistine. Ayant remarqué qu'ils se détournaient de lui, il les avait quittés en paix, mais Abimélek et toute sa cour l'avaient suivi. Il leur dit : « Vous vous êtes détournés de moi, et maintenant vous venez à moi » (ainsi qu'il est écrit : *Et Isaac leur dit : « Pourquoi êtes-vous venus à moi alors que vous me détestez ? ... Et ils dirent : « Nous avons bien vu que le Seigneur est avec toi »*, Gn 26,27-28). Ils dirent : « Nous savons que, dans l'avenir, le Saint (béné soit-il) donnera toutes ces terres à ta descendance. Fais alliance avec nous et jure-nous que tes descendants ne s'empareront pas du pays des Philistins. » Que fit Isaac ? Il coupa une coudée de la bride de l'âne sur lequel il était assis et il la leur donna pour qu'elle soit entre leurs mains comme le signe de l'alliance jurée.

Quand David fut devenu roi, il voulut entrer chez les Philistins, mais le signe de l'alliance jurée par Isaac était si fort qu'il ne put pas le faire avant de leur avoir retiré ce signe, ainsi qu'il est écrit : *Et David retira la bride d'une coudée de la main des Philistins* (2 Sm 8,1). Il est écrit aussi : *Ainsi les Philistins furent soumis et ne pénétrèrent plus dans le territoire d'Israël* (1 Sm 7,13).

En ce qui concerne l'alliance de Jacob avec les Araméens, matérialisée sur le terrain par un tas de pierres et une stèle (Gn 31,46-54), David résolut le problème en s'appuyant sur un verset de la Torah : « Tu briseras leurs stèles » (Ex 23,24), ce qui lui permit de vaincre le roi Hadadézer (2 Sm 8,3).

David a donc respecté les formes légales pour conquérir des territoires et agrandir son royaume. Du moins peut-on le penser.

*

A Dieu le dernier mot ?

Grâce à ses lecteurs, la Parole de Dieu « grandit », disait Grégoire le Grand, elle se développe. Parfois aussi, elle est poussée sur des sentiers qu'elle n'aurait pas empruntés d'elle-même. Ses lecteurs l'ont tellement ruminée, en effet, qu'elle est devenue *leur* parole. Il arrive cependant qu'au détour d'un chemin, ils rendent la parole à Dieu. Ce sera notre dernière étape.

La *Mishna*⁹ affirme que, pour sept personnes, on est à peu près sûr qu'elles n'auront pas part au monde à venir. Il s'agit de trois rois : Jéroboam, Akhab et Manassé ; et de quatre particuliers : Balaam, Doëg (1 Sm 22,9), Ahitophel (2 Sm 15,12), et Guéhazi (2 R 5,20). Pendant des pages et des pages, les commentaires (la *Guemara* des deux Talmuds, le chapitre XIV du midrash *Nombres Rabba*) exposent la gravité de leur cas, mais ils s'efforcent aussi de leur trouver des circonstances atténuantes qui permettraient de leur accorder le salut, ce que les plus indulgents réussissent pour tous, sauf pour Balaam !

Pour ce faire, ils s'appuient sur les versets 9-10 du Ps 60 (et leurs parallèles dans le Ps 108) :

Galaad est à moi ; Manassé est à moi ;

Éphraïm est le casque de ma tête ;

Juda est mon sceptre ;

Moab la cuvette où je me lave.

Sur Édom je jette ma sandale ;

Philistie, brise-toi contre moi en criant (variante Ps 108 : *Je crie contre la Philistie*).¹⁰

⁹ Traité Sanhédrin, chap. XI (ou X dans la traduction du *Talmud de Jérusalem* par Schwab).

¹⁰ Traduction de la TOB.

Il s'agit évidemment d'un chant de victoire. Dieu prend possession de territoires qui lui appartiennent, aussi bien ceux de Juda et d'Israël que ceux des pays voisins. Je laisse de côté les arguments développés par le Talmud pour tirer de ces lignes l'assurance que Jéroboam, Akhab, Doëg et les autres seront peut-être sauvés. Mais la dernière ligne a été particulièrement féconde :

– les textes des Ps 60 et 108 sont légèrement différents :

Ps 60 : *'alay Pelèshèt hitro 'a 'î*

« Contre moi, Philistie, crie donc victoire » (sens évidemment ironique).

Ps 108 : *'alê-felèshèt ètrô 'a'*

« Contre la Philistie je crie victoire. »

– d'autre part, le verbe permet des connotations ambigües ; il s'agit d'une forme dérivée de la racine *rw'* (« lancer un cri de guerre ou de victoire ») ; mais la racine *ra 'a'* (« se briser ») se laisse entendre à l'arrière-plan : Tu peux crier victoire, en fait tu te brises ! (d'où la traduction de la TOB).

– certains rabbis suggéraient une autre assonance ; puisque la racine *ra 'ah* signifie « s'associer, être des compagnons »¹¹, ils entendaient en sourdine Dieu s'exprimer ainsi : « Philistie, deviens amie avec moi » ! Ce qui évidemment choquait les anges :

Les anges du service adressèrent la parole au Saint (béni soit-il) : « S'il arrive, celui qui a tué Goliath et qui a donné la ville de Gath en héritage à tes fils, que feras-tu pour lui [pour calmer ses protestations] ? » Il leur répondit : « Ce sera à moi de les faire amis (*ré'im*) l'un de l'autre. »¹²

L'amitié de David et de Goliath, une tâche à la mesure de la puissance du Créateur en effet, un programme ambitieux pour le jour du Jugement dernier !

Les Psautiers de Jérôme

On pourrait s'arrêter là. Mais surprise ! Cette perspective d'amitié judéo-philistine, cachée dans la nappe phréatique qui alimentait le puits d'Isaac, s'est infiltrée jusque dans le travail de Jérôme sur les Psaumes.

On sait que Jérôme a laissé trois traductions latines des Psaumes :

– Avant 386, il a révisé rapidement les anciennes traductions faites sur la Septante et en usage dans les églises du monde latin. C'est ce qu'on appelle le « Psautier romain ».

– En 387-388, étant à Bethléem, il fait une révision plus soignée, toujours à partir de la Septante, mais en s'aidant des *Hexaples* d'Origène¹³. C'est ce qu'on appelle le « Psautier gallican », qui se trouve dans les éditions de la Vulgate et qui était utilisé dans la liturgie de l'Église latine (missel et bréviaire).

– Plus tard, ayant appris l'hébreu, il traduit toute la Bible à partir de l'hébreu lui-même. Ce « Psautier *juxta hebraicam veritatem* » n'est pas celui de la Vulgate ; il est édité dans les collections patrologiques (par ex. Migne, PL XXVIII).

D'un travail à l'autre, sa traduction du verset sur la Philistie a évolué :

– Psautier romain : *Mihi allophyli subditi sunt* (pour les deux psaumes)¹⁴, « les étrangers m'ont été soumis », ce qui est le décalque de la Septante (*émoï allophyloï hypétagésan*).

– Psautier gallican (Vulgate) : *Mihi alienigenae subditi sunt* pour le Ps 60 (=59), soit une légère révision de la Septante, et *Mihi alienigenae amici facti sunt* (« les étrangers sont devenus des amis pour moi ») pour le Ps 108 (=107). A ce moment de son travail, Jérôme ne traduit pas à partir de l'hébreu, mais il fait une révision soignée des traductions latines de la Septante en s'aidant des autres traductions grecques dont il a connaissance par les *Hexaples*¹⁵. Il a donc suivi l'un de ces traducteurs

¹¹ Cf. Pr 22,24 : *al titra'* ... « ne te fais pas l'ami (d'un homme irascible) ».

¹² bSanh 105a (cf. *Aggadoth du Talmud de Babylone*, Lagrasse, Verdier, 1982, p. 1144).

¹³ Il s'agit d'un travail monumental réalisé à Césarée par Origène et ses scribes. Sur six colonnes parallèles, étaient disposés le texte hébreu de toute la Bible, sa transcription en lettres grecques, la *Septante* et trois autres traductions grecques faites par des Juifs (Aquila, Théodotion, Symmaque).

¹⁴ PL XXIX, 224 et 328.

¹⁵ Dans la préface à son *Commentaire de l'Éclésiaste* (PL XXIII, 1011), il écrit : « Je n'ai suivi l'autorité de personne. Mais, en traduisant à partir de l'hébreu, je me suis accordé le plus souvent à l'usage des traducteurs de la Septante, du moins quand ils ne différaient pas trop de l'hébreu. Parfois j'ai tenu compte aussi d'Aquila, de Symmaque, de Théodotion, pour ne pas effrayer le goût du lecteur par une nouveauté excessive et pour ne pas aller contre ma conscience en omettant une source de vérité et en suivant les petits ruisseaux des opinions. »

des 2^e et 3^e siècles (Aquila, Théodotion ou Symmaque) et cela signifie que l'idée d'une amitié inattendue avec les Philistins avait fait son chemin bien avant la rédaction du Talmud.

– Psautier selon l'hébreu : Il tient bien compte de la différence entre les formes verbales dans chacun des Psaumes, en donnant à ce verbe non pas le sens de « crier » ou « se briser », mais celui de « faire alliance », soit :

Ps 60 : *Mihi Palaestina fœderata est*, « la Palestine a été unie par alliance avec moi »

Ps 108 : *Cum Philisthim fœderabor*, « je serai uni par alliance avec les Philistins. »¹⁶

Et on peut penser qu'il a reçu cette option de traduction des maîtres en langue hébraïque dont il suivait les leçons en Palestine.

*

Cette promenade à travers des textes généralement inconnus peut paraître gratuite, voire inutile, même si elle fait parfois découvrir des paysages surprenants.

Certes, ce n'est là qu'un tout petit échantillon de l'immensité du midrash, commentaires ajoutés à des commentaires et conservés en partie seulement dans des collections écrites. Les Sages que nous avons entendus avaient compris que, si la Bible a quelque chose à dire sur le comportement moral et la croissance spirituelle des personnes, beaucoup de ses pages traitent aussi de politique internationale, c'est-à-dire des conditions de la coexistence entre les peuples issus de Sem, Cham et Japhet. Ils prenaient la chose au sérieux ; c'est pourquoi ils examinaient comment les principes s'appliquaient, et même s'ils pouvaient toujours s'appliquer.

Nous sommes partis d'un traité de paix entre Isaac et le roi philistin, sanctionné le jour même par une heureuse découverte : un nouveau puits donnait de l'eau.

Lisant cela au 2^e siècle avant J.-C., l'auteur de *Jubilés* n'a pas pu (ou voulu) voir d'eau au fond du puits. Isaac n'aurait pas dû faire alliance avec des étrangers. Il a donné un mauvais exemple aux grandes familles de Jérusalem qui, en recherchant l'alliance des étrangers grecs, ont apporté le malheur dans le pays.

Plus tardifs, plus détachés de l'actualité, les *Pirqê de-Rabbi Éliézer* mettaient la Bible en confrontation avec elle-même, c'est-à-dire les principes mis en place par la Torah avec le déroulement des événements que rapportent les autres livres, en l'occurrence avec la conduite de David.

Pour les uns comme pour les autres, la Torah n'est pas un en-soi plein de beaux principes offerts à la vénération des fidèles. Sans la confrontation avec le réel, elle n'est rien.

M.-A. Ouaknin, que nous citons au début, écrit :¹⁷

« Au commencement est le Livre. » Le Livre est certes bien au commencement ; au commencement seulement... Après le commencement, il y a un travail de déconstruction du livre, passage d'une loi écrite à une loi orale...

L'histoire du Livre est l'histoire de son effacement, et l'homme est « condamné » à interpréter [...]

Effacement particulier qui n'est pas nécessairement effacement du texte puisque – paradoxe – cet effacement a lieu par l'ajout de paroles, de textes supplémentaires. Il y a plutôt effacement de la maîtrise du discours, de la violence portée par le discours. Effacement non silencieux, puisqu'il faut des mots pour que le discours se taise.

« Parle aux Fils d'Israël *pour qu'ils parlent...* », nous disait Lévinas. Ils ont parlé. Les pages sont entrées en dialogue les unes avec les autres, les personnages ont sauté d'un siècle à l'autre pour se rencontrer, les mots du texte ont fait germer d'autres mots. Mais les Sages n'ont pas voulu garder le dernier mot pour eux.

Jean-Louis Déclais

¹⁶ PL XXVIII, 1172 et 1215.

¹⁷ *Op. cit.* p. 16.